

Transcription de l'entrevue: Deborah

Deborah vit à Montréal. Elle a deux filles. Depuis qu'elle a appris la présence de métastases, Deborah touche des prestations d'invalidité prolongée. Elle fait du bénévolat auprès de personnes atteintes d'un cancer. Type de cancer: cancer du sein avec métastases s'étant propagées au plexus brachial Âge au moment du diagnostic: 30 ans, avec récurrences à 35 ans et à 44 ans Traitement: tumorectomie, chimiothérapie, radiothérapie et reconstruction mammaire.

Je m'appelle Deborah Bridgeman. Lorsque j'avais 30 ans, j'ai appris que j'avais un cancer du sein et qu'il s'était propagé à mes ganglions lymphatiques. J'ai eu une récurrence quatre ans plus tard. Lors de ma mammographie annuelle, les médecins ont détecté une masse suspecte sur le même sein. Ils m'ont dit de ne pas m'en faire, parce que dans la plupart des cas ce n'est qu'un dépôt de calcium. J'appartenais au petit pourcentage de femmes qui ne s'en sortent pas aussi facilement. C'est un scénario qui s'est répété au cours des seize dernières années. Mais, ne vous en faites pas pour moi. Je suis capable d'en prendre.

Une journée à la fois

Il y a deux ans, j'ai découvert que j'avais une bosse juste sur ma clavicule. Elle était dure et assez grosse. Comme je n'avais pas de bosse similaire de l'autre côté, ça m'a semblé bizarre. Lorsque j'ai eu les résultats, j'ai appris que c'était un cancer dont le portrait génétique était le même que celui du cancer que j'avais déjà eu. Les métastases s'étaient toutefois propagées au plexus brachial. Le cancer s'était donc répandu. À cause des métastases, je n'ai pas repris le travail après la divulgation de ce troisième diagnostic. Par conséquent, je suis maintenant en congé d'invalidité prolongée, mais je me sens très bien. Je prends les choses au jour le jour. Lorsque l'on me demande comment je vais, je réponds que mon état est stable. Mon état est stable et je me sens bien.

La question de la vie et de la mort

Mon attitude avait été vraiment positive la première fois que j'ai eu un cancer. Je me disais que j'avais remporté le combat. La deuxième fois, j'ai toutefois réalisé que le cancer pouvait se manifester à nouveau et que je pouvais y succomber. C'est une perception de la réalité que je n'avais jamais eue la première fois. La deuxième fois que j'ai appris que j'étais atteinte, j'ai passé une semaine et demie à me sentir triste et à avoir peur de mourir, mais rapidement j'ai réalisé que nous finissons tous par mourir un jour et qu'il fallait profiter de la vie en attendant. Ça ne servait à rien d'être déprimée et de penser sans cesse à la mort. C'est un peu comme si, du jour au lendemain, ma façon de percevoir les choses a changé du

tout au tout. À partir de ce moment-là, les choses ont bien été.

L'annoncer aux enfants

J'avais 30 ans la première fois que j'ai appris que j'avais un cancer. Mes filles avaient alors sept ans et trois ans. J'ai pris les choses comme elles venaient. Je ne me suis pas vraiment assise avec elles pour en parler. Je me suis contentée de leur dire que je devais me rendre à l'hôpital pour me faire opérer, que les médecins devaient enlever quelque chose qui était dans mon sein, et que je prendrais des médicaments qui feraient tomber mes cheveux. Ma plus vieille avait peur que je vomisse ou que je lui transmette quelque chose. Elle avait peur d'attraper ce que j'avais, comme on attrape une grippe.

Je les amenais à l'hôpital lorsque j'avais un rendez-vous. Je les ai présentées au personnel soignant. Je me souviens que lors d'une séance de radiothérapie, il y a 15 ans de cela, elles étaient dans une petite salle avec les techniciens et qu'elles me saluaient de la main, alors que j'étais allongée sur une grande table, la machine braquée sur moi. Elles ne semblaient pas être effrayées outre mesure, car elles me saluaient de la main et qu'elles me souriaient. Je ne pense même pas qu'elles aient remarqué la machine. Elles voulaient seulement être certaines que j'allais bien et que je n'avais pas peur.

L'esprit embrouillé

La première fois que j'ai reçu de la chimiothérapie, je me sentais parfois tellement malade, j'avais des nausées tellement intenses, que j'avais l'impression de plus être capable de penser clairement. J'avais parfois l'impression que je ne m'en sortais jamais. C'était une sensation très étrange. Il m'arrivait d'avoir l'impression d'être convaincue que mon état ne s'améliorerait jamais. On se sent un peu comme lorsque l'on a une grippe intestinale et que l'on est forcée de garder le lit pendant une journée complète. Bien entendu, on dort pendant une demi-journée, mais, le reste du temps, on se sent tellement malade qu'on a parfois l'impression que les choses ne s'amélioreront jamais. La sensation était un peu la même. Avec le temps, il est de plus en plus difficile de penser clairement. Je n'oublierai jamais cette sensation-là. Je n'aurais jamais cru que le cancer puisse me troubler à ce point.

Quitter le travail

La première fois que j'ai eu un cancer, j'ai supplié ma patronne de me laisser retourner au travail. Je lui ai dit que j'avais besoin de travailler pour me sentir normale. J'étais chauve, mais je portais des chapeaux et des foulards. Je n'ai jamais porté de perruque. Je voulais simplement travailler. Croyez-moi, comme vous le savez, il suffit de s'absenter du bureau pendant deux mois pour prendre du retard, que ce soit en matière de technologie, de communication ou de ressources humaines. Le temps d'un congé de maternité, tout change. Les choses évoluent tellement vite que l'on oublie. J'étais donc anxieuse de retourner travailler, et j'y suis retournée après six ou sept mois.

La deuxième fois que j'ai eu un cancer, j'ai attendu un peu plus longtemps avant de retourner travailler. Je savais que je devais laisser mon corps se rétablir de l'intervention chirurgicale, mais j'avais hâte de recommencer à travailler. La troisième fois, à cause des métastases, c'est mon médecin qui m'a annoncé que je pouvais toucher des prestations d'invalidité prolongée si je le désirais. Je lui ai répondu que j'étais bien trop jeune. Il m'a répondu que ce n'était pas une question d'âge. C'était une question de type de cancer, et

le type de cancer que j'avais pouvait se manifester à nouveau. Il a été d'une très grande franchise avec moi. La décision d'accepter un congé d'invalidité prolongée n'a pas été facile à prendre. En effet, je savais qu'un aspect fascinant de ma vie prenait fin en abandonnant le marché du travail. J'étais chef de service chez Bell. Les choses allaient bien. J'étais bien rémunérée. J'apprenais tellement de choses. J'avais l'impression qu'en arrêtant de travailler, mon rôle dans la société n'aurait plus d'importance.

J'ai rapidement réalisé que mon travail bénévole me permettait de jouer un rôle encore plus important. Il y a bien eu une courte période de temps pendant laquelle je me suis demandé si j'avais pris la bonne décision. Je sais maintenant que ma décision était la bonne. Je suis heureuse comme je ne l'ai jamais été auparavant. Bien entendu, mes collègues de travail me manquent énormément. Par contre, le travail que je faisais ne me manque pas, car il n'était pas si important que cela. Tous les métiers sont importants. Le travail doit se faire, mais ce que je faisais ne contribuait pas nécessairement à changer le monde. Pour moi, il est maintenant beaucoup plus important d'aider les autres, si peu soit-il.

Percevoir le cancer autrement

C'est une sensation tellement étrange. Je ne dirais jamais que je suis heureuse d'avoir vécu cette expérience, vous pourriez cependant m'entendre dire que je suis heureuse d'avoir été capable de la vivre et d'en retirer quelque chose. Au cours des années, j'ai rencontré de nombreuses personnes qui ne parviennent pas à surmonter ce qui leur est arrivé. Elles sont constamment en colère contre leur destin. Je crois que je savais depuis les tout débuts les raisons pour lesquelles je vivais cette expérience. Par conséquent, j'aimerais pouvoir dire au monde entier et à toutes les personnes qui peuvent en retirer quelque chose que je comprends ce qui m'est arrivé à cause de la manière dont j'ai abordé cette expérience, de la façon dont je l'ai interprétée et de la manière dont je m'en suis approprié.

Le cancer ne m'a pas définie. J'ai appris à le maîtriser. C'est toujours ce que je ressens, et ce, même si le cancer revenait. Je suis persuadée, avec un recul de 16 ans, que je n'aurais peut-être pas fait le quart de ce que j'ai fait dans ma vie si je n'avais jamais eu un cancer. J'occuperais peut-être encore un emploi quelconque, je serais peut-être toujours mariée au même mec. Je n'en sais rien. Qui sait où j'en serais maintenant. La vie aurait peut-être été encore plus dure avec moi, parce que je n'aurais pas été capable de découvrir qui j'étais.